

# *Dernier dialogue*

PAR PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

J'ÉTAIS répétiteur au lycée Henri-IV lorsqu'une de mes collègues me communiqua le premier numéro massif d'une nouvelle revue : c'était *Esprit*. Dans la liste des collaborateurs, aucun nom connu de moi. J'entrepris avec un peu d'effroi la lecture de l'article fameux d'Emmanuel Mounier : « Refaire la Renaissance. » C'était plus qu'une profession de foi, une sorte de tumultueuse avalanche de positions de principe, d'où aucun des problèmes pouvant se poser à un jeune homme de ma génération ne se trouvait écarté : le style, d'une vigueur frappante, était parfois obscur, et l'assurance du ton un peu jeune et agaçante. A vrai dire, ce ne fut pas du tout pour moi une révélation. Cet homme-là ne parlait pas mon langage. Sa vision du monde était rattachée à une morale supérieure, et à une foi, alors que la mienne, je le pensais du moins, était purement soumise à une esthétique. Mais précisément la qualité morale du ton d'Emmanuel lui imposait une valeur esthétique, et, de toute façon, son univers si étranger au mien m'attirait en me heurtant.

Chemin faisant, je prenais des notes, à l'intention de ma collègue, dont l'admiration enthousiaste pour Mounier, et l'absence de réserves à l'égard de ses positions m'avaient un peu crispé. Ces notes étaient donc toutes de critique, d'un ton acerbe et vraisemblablement supérieur.

Quelques jours plus tard, ma collègue m'avoua qu'elle les avait communiquées telles quelles à Mounier et qu'il désirait me voir. Voilà comment je pris contact avec *Esprit*.

La revue était alors installée, si j'ose dire, aux Éditions Desclée de Brouwer, 76 bis, rue des Saints-Pères, dans une minuscule petite salle dont, je crois bien, elle ne disposait même pas tous les jours. L'accueil de Mounier fut charmant, distingué

PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

et froid. Je sentis très vite que toutes mes objections se heurtaient à un mur. Alors que je m'avançais dans la vie plein d'indécision, de rêves vagues, de timidité, l'homme que j'avais devant moi, à peine aussi âgé que moi, avait manifestement fait le tour de tous les problèmes, et déjà fixé ses positions. Il ne pouvait être pour moi qu'un maître, ou rien du tout ; c'était clair. Or, les deux éventualités me déplaisaient ; farouchement indépendant, je refusais l'idée de n'être qu'un disciple. Cependant, cette revue présentait pour moi une chance inespérée. A Paris depuis quelques années seulement, je n'y connaissais personne, et je comprenais bien que je n'arriverais à sortir de mon isolement qu'à travers une équipe. Je travaillais alors à un roman, et ma seule ambition était, depuis mon adolescence, de devenir un jour critique littéraire. L'équipe d'*Esprit* n'était manifestement pas une équipe littéraire, mais enfin, la revue était là. Je décidai donc de ne pas refuser l'occasion qui se présentait, mais je me sentais terriblement impur devant Mounier : j'avais l'impression de vouloir me servir de lui, alors que lui servait une cause. Cette mauvaise conscience expliquera sans doute que je n'aie jamais osé avouer à Emmanuel que mon désir était de tenir une rubrique de romans, et que je me sois contenté du théâtre, qui ne m'intéressait alors que secondairement...

D'ailleurs, à cette première entrevue, il ne fut nullement question de collaboration. Mounier crut, ou feignit de croire, à mon désintéressement. Il me demanda si j'avais quelques heures de liberté, et comme, plein d'espoir, je répondais que oui, il me proposa de venir de temps en temps aider à l'empaquetage des revues.

J'étais si vexé, sans oser me l'avouer, que je me forçai à revenir. Je trouvai là le délicieux poète Edmond Humeau, qui s'était vu confier les mêmes responsabilités, et, périodiquement, nous collions des adresses sur du papier Kraft, tout en « râlant » de concert mais fort prudemment contre le « patron », jusqu'à ce que ma femme s'offrît à nous donner main-forte.

Au troisième numéro d'*Esprit*, il n'était pas encore paru de chronique de théâtre. J'essayais alors, pour m'assurer des entrées gratuites et la carte rouge, quelques critiques dramatiques à un journal régional. Je proposai timidement à Mounier de lui en écrire une pour *Esprit*. Il reçut ma demande sans aucun enthousiasme, avec cette prudence glacée que tous les candidats collaborateurs à la revue ont dû connaître, et j'écrivis une chronique, dont je fus quelques semaines sans entendre parler. Un jour pourtant, j'appris qu'elle allait paraître, mais après

## DERNIER DIALOGUE

avoir été fortement discutée au Comité de Rédaction. Et quand je revis enfin Mounier, sans ajouter un mot de commentaire sur l'article, il me dit seulement de sa voix sèche et coupante : « Eh bien, vous êtes content : vous voilà imprimé. »

Je n'étais pas content du tout, cela va sans dire. Mais j'étais piqué à vif, et singulièrement désireux de prendre une revanche. L'occasion s'en présenta avec le numéro 6 d'*Esprit* intitulé « Confession pour nous autres chrétiens ». Il me sembla découvrir dans ce « nous autres » toute l'outrecuidance du possédant, de celui qui a ses certitudes, qui se met à part, et qui considère de haut le reste des mortels. Je me rends bien compte aujourd'hui que cette réaction était surtout celle de mon amour-propre blessé, d'un amour-propre d'auteur, c'est-à-dire de ce qu'il y a vraisemblablement de plus humiliant dans la hiérarchie des vanités humaines. Mais alors, je pensais sincèrement que la position spirituelle de Mounier était corrompue par l'orgueil. Je lui envoyai donc, sous forme de lettre, un article de réponse, dont j'espérais — naturellement — qu'il le publierait.

C'est alors que je découvris qui était Mounier, et c'est de ce moment qu'est née notre amitié. Ce papier que j'avais voulu blessant, l'avait seulement peiné et inquiété. Peiné parce qu'il y avait découvert *ma* souffrance. Inquiété parce que le mot qui comptait pour lui dans le titre de son article, ce n'était pas « nous autres » c'était « confession ». Il avait voulu faire un acte d'humilité et je lui reprochais son orgueil. Il avait tendu la main, et il constatait qu'il n'avait fait que creuser davantage un fossé. Il en souffrait si visiblement, avec une bonne foi si totale, que j'en fus bouleversé. Le sentiment de mon indignité, de mon impureté (c'est le mot qui revient toujours quand on se compare à Emmanuel), de mon injustice, devint si vif que j'en oubiai d'un coup toutes mes objections — auxquelles, en fait, je ne tenais guère — et que, sans être pour cela beaucoup plus en accord sur le fond des choses, je sentis que cette revue *Esprit* serait beaucoup plus pour moi qu'une chance littéraire, que j'allais m'y donner corps et âme et que, découvrant en Mounier un ami, j'acceptais qu'il soit mon maître.

Mon maître, il l'a été, et celui de combien d'autres ! Mais si son prestige intellectuel exerçait sur chacun de nous une quasi-fascination, c'est par sa valeur morale essentiellement qu'il affirmait son autorité. Et quand je dis valeur morale, le mot demande des précisions.

Avant tout, Mounier était une personne, dont l'accomplissement certes n'était pas achevé, et il le poursuivait sans répit,

*PIERRE-AIMÉ TOUCHARD*

mais néanmoins une personne dont les traits dominants étaient déjà définis quand nous l'avons connu. Ce qui nous imposait à tous, c'était que, chez lui, l'être et le personnage ne faisaient qu'un. A une époque où les caractères se font si rares, aucun de nous ne doutait, dès les premiers contacts avec Emmanuel, que cet homme-là était en accord avec lui-même, et avait dépassé, surmonté la période des conflits intérieurs dans lesquels tant d'entre nous s'useront jusqu'à leurs derniers jours. Mounier savait qui il était et qui il voulait être. C'est pourquoi le jugement d'autrui, ou plutôt la crainte si souvent annihilante du jugement d'autrui, avait si peu de prise sur lui. Il était. Il me faisait penser à ces grands arbres de nos forêts, qu'on peut aimer ou non, mais qui sont là, et qu'il faut bien contourner, si l'on ne peut les abattre.

Cette sécurité de soi faisait Mounier extrêmement attentif à la pensée d'autrui : il ne craignait point d'en être altéré, il ne pouvait que s'en enrichir. Son objectivité était surprenante, et parfois presque agaçante pour nous, les pauvres, qui aurions parfois aimé surprendre en lui une de ces faiblesses dites « humaines », par quoi les médiocres croient rapprocher d'eux les plus grands. Lui-même, dont l'amitié savait témoigner de si exquises délicatesses, il lui arrivait de souffrir de l'apparente rudesse de son écorce : il savait qu'il peinait parfois ainsi des amis à qui il aurait préféré témoigner plus visiblement son affection. Dès qu'il s'en rendait compte — c'est-à-dire quand l'interlocuteur ne se réfugiait pas lui-même dans une apparente insensibilité — il découvrait une des sensibilités les plus frémissantes que j'aie connues.

Je crois que la dominante de son caractère était la volonté, une volonté à laquelle il croyait, car il n'avait jamais cessé de la tenir à son service. Peu d'hommes ont connu une réussite aussi constante de leurs efforts. D'autres s'en seraient enivrés, mais lui savait que, sans cette volonté toujours tendue, il aurait pu n'être qu'un homme parmi les hommes, et probablement moins doué que beaucoup d'autres pour conquérir ou pour charmer. La générosité d'Emmanuel était une conquête sur soi. Il était né solitaire, sans grandes camaraderies, sans facilités d'épanchement. Son mérite, sa vertu, aura été d'assumer la responsabilité de cette singularité au point de refuser d'en souffrir. Là était l'explication de son extraordinaire humilité ; mais je ne crois pas qu'un effort si cruel lui eût été permis s'il n'avait été soutenu par la foi la plus vigoureuse, la plus solide, j'allais dire : la plus minérale, posée une fois pour toutes au centre de sa vie comme un bloc de granit.

## DERNIER DIALOGUE

On a souvent reproché à Emmanuel — et moi, peut-être, plus que tout autre — ce qu'on pourrait appeler l'ambivalence de ses positions politiques ou sociales, cet éternel balancement entre le pour et le contre, cet arbitrage incessant qui, chez un philosophe de l'engagement, déconcertait car il semblait précisément fuir l'engagement temporel. La vérité était qu'hors de sa foi, il ne concevait pas d'engagement total dans ce monde, que sa foi lui suffisait, le comblait — et que son royaume n'était pas de ce monde. Je reviendrai là-dessus dans quelques moments pour nuancer et préciser ce que cette affirmation peut avoir de sommaire. Je voudrais dire auparavant que cette explication de Mounier ne m'est apparue que récemment, et peut-être seulement, dans toute sa clarté, ce jour de mars où il nous a quittés, pendant la cérémonie religieuse de ses obsèques, à Châtenay-Malabry.

Celui qui s'en allait au milieu de cette immense affluence de tous les âges et de toutes les conditions, ce n'était pas, non, ce n'était pas le fondateur d'*Esprit*, ce n'était pas le directeur d'une revue de doctrine et de combat, ce n'était même pas le compagnon aimé de quinze années de travail en commun, ce n'était pas le directeur de conscience de milliers de lecteurs connus et inconnus en France et dans le monde — c'était d'abord, avant tout, essentiellement et presque exclusivement, le Témoin, un des derniers grands témoins, peut-être, de la foi catholique. Et c'est pourquoi la disparition de celui que nous avions respecté comme une force de la nature, nous atteignait, nous écrasait comme lorsqu'on assiste à l'une des grandes catastrophes implacables du monde naturel.

Peut-être, ce jour-là, mes amis catholiques ont-ils été surtout sensibles à ce que cette catastrophe apportait avec elle d'espérance, en ce qu'elle était le témoignage de la Loi qui est la leur. Je le crois, et cette espérance était certes le couronnement, l'accomplissement suprême de la mission terrestre d'Emmanuel. Pour nous, qui n'y pouvions participer, le sentiment qu'elle existait apportait malgré tout comme une immense pacification, parce que dans cette tragédie d'une séparation si inhumaine, nous ne pouvions manquer de voir, nous aussi, l'accomplissement d'une destinée.

Et cela, je le répète, éclairait définitivement, pour moi, le problème si discuté de ses positions dans le temporel. Si l'on me permet une image, je dirai qu'à la tête d'*Esprit*, Mounier n'était pas le chef d'un mouvement, encore moins d'un parti, il était un Roi, un Roi de droit divin, indéracinable dans sa position de Roi, et dont la mission était d'arbitrer et de maintenir. A titre

PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

d'arbitre, il s'efforçait de comprendre et d'aimer, de soutenir tantôt à droite, tantôt à gauche, tout ce qui était dans sa vérité, dans sa vérité indiscutable, jamais remise en question, dans sa vérité révélée. A titre de mainteneur, il avait à combattre tout ce qui menaçait son ordre, quitte à risquer sa vie pour défendre cet ordre. C'est là que nous retrouvons l'engagement, comme une position suprême où le désespoir du présent se liait à une espérance, à une certitude éclatante de la victoire dans l'éternel.

Je me rappelle qu'un des plus graves malentendus qui nous aient divisés sur le plan de l'action — il y en eut beaucoup, et qui peut-être auraient disparu plus vite si Emmanuel n'avait eu à tel point la pudeur de rappeler qu'il était avant tout un croyant — est survenu sous l'occupation, au moment où, retenu illégalement en prison par Vichy, il décida de faire la grève de la faim. Je ne le comprenais plus. Demeuré en zone occupée, alors que, chaque jour, nous assistions impuissants à l'exécution de nos camarades de combat, il m'apparaissait puéril que Mounier risquât sa vie pour protester contre un retard de quelques semaines à faire intervenir son procès. Politiquement, cet engagement m'apparaissait vain et même dangereux, car il risquait de détourner les efforts et les volontés vers un objectif infiniment secondaire — discréditer le gouvernement de Vichy — alors que l'objectif essentiel était de chasser l'envahisseur. Je sais bien que Mounier me répétait sans cesse qu'il n'était pas un homme politique, et cela aurait dû m'éclairer. Mais je faisais un contresens sur sa pensée. Je croyais qu'il voulait dire qu'il n'avait pas la vocation politique, que les problèmes de la politique ne l'intéressaient que secondairement, par rapport par exemple aux problèmes de la philosophie ou de la psychologie. Or, cela signifiait que la politique ne l'appelait à un engagement que dans la mesure où elle mettait directement en cause les principes mêmes de sa foi. Et sur ce plan, même dans une action de caractère politique, l'importance proprement politique d'un acte ou d'un geste n'avait pas de rapport avec son importance de témoignage. Il se trouvait que Mounier était retenu illégalement en prison, en zone sud, et que cela était une injustice. Peu importait, pour sa décision, qu'il y eût, au même moment, d'autres injustices, plus flagrantes et surtout plus cruelles. Petite ou grande, l'injustice doit être dénoncée là où elle est, car la plus petite injustice rompt aussi bien avec les principes de l'ordre que la plus grande. Une occasion était offerte à Mounier qu'il n'avait pas choisie, il ne devait pas se soustraire au témoignage, il allait donc témoigner, *hic et nunc*, et y risquer jusqu'à sa vie (car la maladie de cœur qui l'a emporté a certaine-

## DERNIER DIALOGUE

ment eu son origine dans les souffrance et dans l'épuisement provoqués par sa grève de la faim).

Qu'on ne croie pas que je veuille à tout prix « justifier » Emmanuel, ni que je risque de tomber dans le panégyrique et de présenter notre ami Mounier comme un saint. Mais enfin quand nous avons affaire à plus grand que nous, il faut le dire. Mounier n'aurait jamais souffert qu'on l'entoure — ni surtout après sa mort — de l'aveugle idolatrie qui tente aujourd'hui de désincerner Péguy, et nous avons le droit et le devoir de le regarder tel qu'il était : et tel qu'il était, il était grand.

J'avais l'intention de noter mes souvenirs sur les débuts d'*Esprit*. Qu'on veuille bien me pardonner si je m'écarte de ce projet, et qu'on me permette ce qui m'apparaît un peu comme un dernier dialogue avec Emmanuel. J'ai l'impression d'avoir toujours cherché à me faire comprendre de lui, et pas assez à le comprendre. Cette solitude est la destinée des vrais maîtres. Aujourd'hui, j'ai besoin de faire l'effort inverse. D'ailleurs, au cours de cette conversation, ce sera sans doute encore lui, une fois de plus, qui m'aidera à faire le point.

Je voudrais parler du problème qui nous a le plus bouleversés et parfois le plus divisés, du problème-clef de la position temporelle d'*Esprit* : celui de nos rapports avec le communisme. Si elle est exacte, l'explication que je viens de présenter de l'attitude générale de Mounier par rapport à la politique éclaire déjà considérablement sa position. Une lettre de lui que j'ai retrouvée va nous aider à la préciser. Elle est datée du 17 décembre, vraisemblablement 1945 (Mounier n'indiquait jamais sur ses lettres la date de l'année). A cette époque, il y avait chez beaucoup d'anciens résistants, dont j'étais, une très forte impulsion vers le communisme, et je m'agaçais de voir sans cesse Emmanuel aller jusqu'au bord de l'engagement, jusqu'à laisser croire qu'il était prêt à s'y risquer, puis brusquement opposer une fermeture, un verrouillage catégorique et impénétrable. Sa lettre vient à la suite d'une conversation à ce sujet :

« Tu m'as dit hier un « vous êtes » ou « vous pensez » qui a sonné terriblement faux à mes oreilles, en ce que tu t'y opposais à l'équipe *Esprit*, prise comme un bloc, et en ce que du même coup tu constituais ce bloc avec, en deux minutes, trois ou quatre formules où je ne reconnaissais *rien* ni de la diversité des camarades que je vois sans cesse, ni de ce qui peut nous marquer tous communément. Dissous ce mythe avant qu'il ne se forme (...) Je ne nie nullement que j'aie eu devant toi une ou deux réactions de fermeture quand tu m'as posé le problème du

communisme. C'est si elles étaient inconscientes de toi qu'elles seraient dangereuses. Et j'ai immédiatement senti que je ne me fermais pas du tout au problème en soi, mais à une certaine façon dont les mots le posaient entre nous, ou dont tu te montrais incompréhensif de ma vraie position.

« Il ne faut pas nous jouer la comédie. Nous savons bien que nous allons commencer à vieillir et à souffler chaque fois qu'il faudra monter des escaliers un peu abrupts. Mais si parfois, ici ou là, une idée accroche, une réaction se fait trop insistante, une inertie trop longue, je me sens le cœur aussi disponible qu'à vingt ans, et, si tu veux une confidence, nettement plus disponible : car nous vivons dans une époque, n'est-ce pas, où il faut passer les vingt meilleures années de sa vie à se décrasser. Je ne crois pas qu'on puisse être plus disponible que je le suis à l'égard du communisme, plus totalement prêt à toutes les possibilités d'engagement, et donc engagé en elles. Si je me suis particulièrement irrité et bloqué quand tu m'as parlé de fermeture, c'est précisément parce que je me sens à ce point ouvert, et que ma seule répulsion sentimentale à l'égard du communisme (je ne parle pas de quelques réserves réfléchies) est cette fermeture, ce ligaturé qu'il donne à certains, cette assurance courte, si peu semblable à la foi qu'il anime par ailleurs, et dont je crois qu'elle a tout de même quelques racines métaphysiques. Mais que diable, on me permettra bien de faire à une profession à laquelle je n'ai pas adhéré, si proche qu'on m'en pense, autant de réserves qu'à la confession que j'avoue, et qui pourtant se place pour moi infiniment au-dessus de toute profession politique ! On évoque la jeunesse d'*Esprit*. Je sais bien que la jeunesse d'*Esprit*, c'était que ni la liberté de l'esprit ne décourage l'engagement, ni que l'engagement n'exclue la liberté de l'esprit. C'était cette vigueur à gueuler en croyant. Je sais bien que cette liberté de l'esprit me mènera à tous les renoncements nécessaires au destin commun des hommes, que partout ailleurs est le monde de la peur et de l'évasion. Tu es d'accord. Alors, ne nous dessinons pas des visages imaginaires l'un de l'autre, ne laissons pas ces idoles prendre corps. Notre drame, entre ce que nous cherchons en avant de nous et le monde tel qu'il va, est le même drame. Ne nous bloquons pas comme des idiots à ses deux extrémités. Ce ne serait pas malin. Et ce serait un crime contre notre jeunesse. »

Aucun texte, ne semble-t-il, ne montrerait mieux à quel point Emmanuel avait raison quand il soutenait qu'il n'avait pas la vocation politique. Les problèmes politiques se posaient pour lui, soit sous la forme d'analyse de la situation politique, *hic et nunc*, soit comme des problèmes essentiellement spirituels,

## DERNIER DIALOGUE

jamais, ou pratiquement jamais, sous leur forme proprement politique, c'est-à-dire sous la forme d'une action en vue d'un pouvoir à conquérir. Ceci se manifestait particulièrement aux moments où le groupe dit « politique » se réunissait pour la préparation du numéro à venir. Chacun de nous exprimait sa pensée. On discutait. Puis Emmanuel demandait : « Alors, toi, de quoi parleras-tu ? — Et toi ? » Et si quelque méchanceté me poussait à intervenir : « Mais la conclusion ? » — « La conclusion, répliquait Mounier, imperturbable, mais c'est le numéro de la revue. » Je crois que, sauf pour Munich, nous n'avons jamais pris de position proprement politique, et encore, à ce moment, la publication du *Voltigeur* a été beaucoup plus une réaction qu'une position. Nous étions contre Munich, au nom de nos principes, mais l'idée d'une action positive en faveur de la réalisation d'un programme politique, qui serait le nôtre, n'a jamais été acceptée par Mounier. En particulier, il éprouvait une répugnance presque constitutionnelle contre l'idée d'une stratégie politique. La stratégie, qui est la base même de l'action politique, il la laissait à d'autres, et seule la volonté de demeurer juste lui interdisait de mépriser ceux qui s'y consacraient.

En présence du problème de l'engagement au communisme, Mounier s'est demandé : « Est-ce que, le cas échéant, j'aurais le courage de me faire et de me dire communiste ? » Il a constaté que oui, et certes à personne d'entre nous l'idée n'eût pu venir qu'Emmanuel pût manquer de courage devant quelque difficulté ou quelque danger que ce soit. Mais là s'arrêtait ce qu'il appelait sa disponibilité. En effet, *pour tout ce qui dépendait de lui*, il était disponible. Mais il ne dépendait pas de lui de renier sa foi, ou de la subordonner à une profession politique.

C'est pourquoi, nous, les incroyants, nous sentions parfois lâchés par lui. Emmanuel écrivait : « Nous avons le même drame, nous sommes prêts pour les mêmes renoncements. Donc, nous sommes d'accord. » D'accord, nous l'étions en effet, et profondément, sur le plan des exigences vis-à-vis de nous-mêmes. Nous ne pouvions l'être sur le plan politique, puisque, du moins en ce qui me concernait, c'était mon plan d'action à l'extérieur de moi-même, alors que, pour lui, ce plan était comme s'il n'existait pas. Du moment qu'il était moralement « disponible », Emmanuel se sentait libre. Pour moi, la prise de conscience de cette disponibilité n'était que la condition de l'engagement qui restait à conclure par un acte.

Or, pour Mounier, l'acte était accompli, ou du moins il en poursuivait l'accomplissement chaque jour depuis qu'il s'était donné à sa foi. L'acceptation ou le refus du communisme ne

## PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

posaient, pour lui, en tant qu'engagement politique, qu'un de ces problèmes contingents dont l'histoire de la vie de l'homme est fatalement chargée. Pour nous, il s'agissait de dire au communisme oui ou non. Pour Mounier il ne s'agissait que d'avoir la loyauté de regarder sans peur les doctrines et les faits, de dire oui à ce qui lui paraissait juste, non à ce qui lui semblait injuste.

C'est pourquoi, quand nous parlions de liberté et quand nous parlions d'engagement, les mots n'avaient rigoureusement ni le même sens ni les mêmes prolongements pour les croyants et pour les incroyants. Pour les croyants, l'engagement était un *engagement continué* : le communisme pouvait leur apparaître ou non comme un moyen de poursuivre cet engagement dans le sens primitivement et une fois pour toutes défini par leur foi. Mais ce n'était qu'un moyen. Aux incroyants, au contraire, le communisme se proposait comme la foi des hommes sans foi, et exigeait de nous cet acte même qui avait déterminé la confession des croyants, et auquel jusqu'ici ils avaient pensé, eux incroyants, que leur dignité était de se refuser, et d'autant plus qu'ils en avaient la nostalgie. On ne pouvait s'étonner que devant cette aventure vitale, nous ne puissions atteindre aussi aisément que Mounier à l'objectivité ou au sang-froid : et bien des impatiences d'Emmanuel devant ce qu'il appelait, non sans raison d'ailleurs, notre *sentimentalité* politique venaient de ce qu'il ne pouvait que comprendre, mais non partager, certaines de nos angoisses pour lui résolues ou surmontées depuis longtemps. Alors que chacun de nous acceptait fraternellement que les uns fussent croyants et les autres non (il n'y eut jamais de discussion sur le plan religieux à *Esprit*) le politique réaffirmait avec éclat, malgré nous, la séparation décisive. C'est pourquoi il n'y a jamais eu, et il ne pourra jamais y avoir à *Esprit*, tant que le mouvement demeurera fidèle à sa formule initiale, de position ni d'engagement proprement politique.

Ceci n'est pas pour amoindrir, loin de là, mais pour préciser la tâche que Mounier assignait à la Revue. Groupant croyants et incroyants, elle ne pouvait prétendre à donner à tous le même sens de la liberté, ni aider ses lecteurs à devenir des hommes libres selon une conception universellement admissible de la liberté. Mais elle pouvait en faire des hommes disponibles, des hommes prêts à y assumer, selon leur notion propre de la liberté, les responsabilités d'une attitude, d'un choix, d'un engagement. Sur ce plan, des gens de toutes les confessions, de toutes les professions politiques ont pu y collaborer, et y trouver comme

## DERNIER DIALOGUE

une nourriture de base, commune à tous ceux pour qui la conquête de la liberté par rapport à soi-même, à ses peurs, à ses soifs d'évasion, est la condition essentielle de la participation au combat pour les conquêtes des autres libertés de l'homme en société.

A ces hommes « disponibles » on a donné jadis un autre nom : « Les hommes de bonne volonté. » *Esprit*, grâce à Mounier, à sa pureté, à son courage, à sa loyauté intellectuelle, a été un centre de rassemblement des hommes de bonne volonté, comme il n'y en a peut-être pas eu d'autre exemple dans l'histoire de la pensée contemporaine.

Pierre-Aimé TOUCHARD.